

## *Exil on Main Street*

François Piazza

Numéro 101, printemps 2004

L'exil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14399ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Piazza, F. (2004). *Exil on Main Street*. *Moebius*, (101), 91–94.

## FRANÇOIS PIAZZA

### *Exil on Main Street*

Quand je suis en errance d'exil, je m'en vais sur la rue Saint-Laurent. La *Main*, cette artère coronarienne de la ville où nous sommes tous passés avant de nous disperser aux quatre vents des quartiers de la ville... Le temps passant, je la vois de plus en plus avec les yeux du souvenir: tout comme Montréal – et nous souvent parfois –, la *Main* fait disparaître au fil du temps ce qui peut la vieillir. Il y a en elle, comme en nous, un peu de Peter Pan, ce garçon qui ne voulait pas grandir. Alors tout comme moi, elle renaît à soi. Mais pour cela, il faut mourir. Et ça... Plus difficile qu'on ne le croit. Reste toujours la mémoire.

Ainsi, quand je remonte à partir de la rue Sherbrooke, je superpose sur le magasin chic et huppé Fahrat, juste à côté du restant de restaurant hongrois «relooké» de lampes IKEA, le «Dry Grocery Export-Import» de Mordechai Tupenbaum, son nom m'avait frappé car c'est le même (je parle du vrai) que celui de Jean Ferrat. C'était un capharnaüm où j'entrai un jour par hasard. On y trouvait de tout, empilé çà et là: tissus, chemises brodées, lampes et confitures. Tapi derrière la caisse, la tête penchée comme alourdie par la kippa, les yeux plissés derrière de grosses lunettes saillantes entre les tresses surplombant une barbe ondulante qui dévorait les rides, se tenait Mordechai.

Chez lui, Montréal devenait Odessa. Les échappés d'Ukraine, d'URSS, et des ghettos qui n'avaient plus ce nom venaient y faire leurs achats mais aussi porter des colis pour ceux qui étaient restés là-bas. On y parlait toutes les langues slaves entrecoupées de yiddish et d'anglais. J'allais là pour acheter de temps à autre de la confiture de roses et des «papirosas», ces cigarettes au long tube de carton, dont

le tiers était rempli de tabac dit de Macédoine (la référence en tout cas) mielleux mais pourtant fort qu'il fallait aspirer au prix d'un grand effort. Quand on expirait la goulée, c'était la steppe qui éclatait dans le palais. J'aimais en déguster la fumée qui me rappelait la Yougoslavie où... Stop! Tant il est vrai qu'un souvenir peut se perdre dans l'incidence d'un autre!

Même si j'étais un goy, la complicité s'établissait avec la fréquence. Les quelques mots de yiddish que j'avais glanés en voyage ou rue des Rosiers faisaient pont entre nous. Pont? En tout cas, passerelle... Un vendredi soir, alors qu'il allait fermer, le soleil tombant avec le sabbat, je me ruai pour faire provision. Dans ce lieu exigü se tenaient par les épaules trois barbus chantants, en chemise et gilet, trépiignant joyeusement, faute de place. Ma présence les arrêta: il restait si peu de temps pour «*spielen*» l'argent avant le noir du coucher: un client est un client! Mais Mordechaï me dit en rendant la monnaie: «*Excuse us. It's a great day! Messhia in Weg gekomt. Oh, sorry, Messhia is on the way!*» C'est ainsi que j'ai appris qu'à New York (Brooklyn-on-the-see peut-être?), on avait découvert qu'un rabbi était le Messie, même si, par modestie, il ne s'était pas révélé. La joie!

Pauvre Mordechaï! Ton magasin n'est plus. Messhia n'est jamais venu. Mais grâce à toi, j'ai appris ce jour-là que nous attendons tous un peu le messie. Peut-être est-il en nous. Mais ceux qui l'ont trouvé en eux sont tous devenus fous. Un peu plus haut, un peu plus gris. Planté là, un magasin de photocopie. En transparence, je revois à l'étage le Thesalonikae. Quand on y montait, on entrait dans une taverne grecque plus vraie que nature. À la fermeture, la fête commençait. On buvait un vin âpre résineux, vert doré, et tout le monde se prenait pour Nana Mouskouri.

Un soir de noces, c'était Juan Garcia qui m'avait amené là pour y rencontrer Leonard Cohen. Nous avions partagé un gâteau au miel dans des assiettes en plâtre quand soudain la danse du mouchoir commença: une danse d'hommes. Quelqu'un m'avait pris la main, un autre, celle de Cohen et nous dansions en balançant les pieds dans un

rythme qui s'accélérait au bris des assiettes que le public cassait pour porter bonheur. Jusqu'à présent, pour moi, Cohen, c'était «Suzanne». Dans ce rêve grec, il devenait Hydra, cette île d'or que les touristes ont tuée. Dans la danse, les dieux sourient avec sérieux. Cohen souriait grave, oubliant en ce moment le tourment qui torturait le juif athée. Il était à la fois sombre et radieux...

Plus tard, beaucoup plus tard, plus haut vers Mont-Royal, sur un banc de La Cervoise, royaume de ces bières maison aujourd'hui disparues, en une flambée, je revis Cohen, en vacances de Bouddha californien, encore un peu plus lointain, ou peut-être perdu. Il venait voir sa *Main* qui ne le connaît plus. Peut-être aussi un peu ce qu'il y fut. Il était en exil, mais de qui, mais de quoi? Étranger à ce qu'il fut ici, en exil de ce qu'il est là-bas? C'était le soir, et soudain, en le voyant s'éloigner dans le sombre moucheté de la rue, je compris que moi aussi, j'étais en exil. Mais de qui, mais de quoi? La nostalgie, camarades... C'est en m'enfonçant dans la nuit, remontant la Saint-Laurent, qu'un début de nuit j'ai compris.

Cela fait combien de temps que le ciel a disparu? Oui, le ciel... L'été, au mieux, le plafond de la rue est bleu, noir laiteux avec, çà et là, un petit trou de lumière: Vénus ou Alpha du Centaure. Quelquefois la Lune a un aspect vitreux. L'hiver n'est pas mieux. Les nuits blanchies par la neige sont plafonnées par un gris fluo tavelé, çà et là, par des arabesques. Ou par un noir ciré que le froid rend laminé et brillant, surtout quand la Lune le blanchit, faute de nuages. Le ciel sans... Sans quoi? Nous naissons tous à nous plusieurs fois. Puissé-je renaître encore! Un jour, je naquis dans l'Amour. Non pas celui des petits «a» qui a souvent autant d'importance et de conséquences que celui avec un grand «A». Par hasard. C'est-à-dire à mon insu, car souvent l'impromptu est le fruit d'une lente maturation en tapinois dans soi.

Je L'avais rencontrée et vivais depuis avec ELLE. Nos divinités ont toutes un nom, un vrai, qui doit rester secret. Nous étions partis dans un coin de paradis. Tout bonheur exige peine. Nous avons marché une partie de la nuit,

dans la caillasse et les rochers, enivrés par le thym, le myrte, le romarin et les pins parasols qui s'exhalent dans la nuit des calanques de Cassis, pour aller dormir au refuge des bergers. Des bergers pour la légende: en réalité, c'était un refuge de douaniers qui surveillaient jadis la contrebande. Perché sur une falaise, juste à côté du Doigt de Dieu, au-dessus de la calanque d'En-Vaux. Nous nous sommes aimés à mourir. Épuisés à ne pouvoir dormir. Nus, main dans la main, assis sur le rebord, nous étions les premiers humains. La nuit lumineuse. À nos pieds, la mer scintillait, cloutée par le ciel. Ce ciel qui petit à petit nous avait envahis: des milliards d'étoiles clignotantes aux lueurs changeantes. L'œil se perdait dans l'univers sans fond: le noir n'était plus noir mais ombrant des mondes lointains. Des formes de légendes que nous échangeons: — Tiens, regarde l'archer d'Orion! — La grande Ourse, c'est où? Chez nous, c'est le Chariot! Mais surtout, surgissant de la crête du cap Canaille pour se perdre dans l'Ouest, le chemin de Saint-Jacques, la Voie lactée. Une écharpe de satin blanc mouchetée de points noirs.

Nous y avons longtemps cherché ce qui pourrait être notre étoile. Faute de mieux, nous en avons choisi une, tout juste la troisième après... Non, je ne vous l'indiquerai pas. D'ailleurs, ça ne vous servirait à rien. Rue Saint-Laurent et tout autour, il y a des gens qui n'ont jamais vu la Voie lactée. Même que les enfants, un peu plus loin, ne savent même pas qu'elle existe. Ou bien l'ont vue à la télé...

Nous l'avons choisie. Un jour, nous sommes-nous juré, on se retrouvera dans notre étoile. Et nus, comme à nos débuts, nous tenterons de retrouver la Terre, la calanque d'En-Vaux. Un jour, nous...

Un autre jour est venu. C'est tout. Je vais quitter la *Main*, tourner à droite, rentrer chez moi. Même si je ne la vois pas, je sais qu'elle est là. Là-haut. Maintenant je sais: je suis en exil de la Voie lactée.